Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 10 (1934)
Heft: 37-40

Artikel: Basque et roman : chronique rétrospective
Autor: Lacombe, G. / Gavel, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399128

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BASQUE ET ROMAN
(CHRONIQUE RÉTROSPECTIVE)

Il n'est pas besoin d'être linguiste pour se rendre compte que le nombre des vocables latins ou romans qui ont pénétré en basque est considérable. Sans doute, certains de ces emprunts, surtout les plus anciens, ont parfois été suffisamment transformés par le jeu des altérations phonétiques pour que le demi-lettré, et même le lettré non initié ne les reconnaissent pas toujours : bien des Basques bacheliers ne se sont jamais aperçu, par exemple, que *gauza*, *gela* ou *gertatu* représentent respectivement les mots latins causa, cella et certatum. Mais il y a une quantité considérable de mots dont la provenance romane est si évidente qu'elle ne peut échapper même à l'esprit le moins averti ou le moins attentif. Toutefois, jusqu'au XIXe siècle, l'étude méthodique des étymologies romanes ou latines ne paraît guère avoir intéressé les bascologues, sauf peut-être Oihénart. Bien au contraire, ils cherchaient plutôt à expliquer par le basque les mots espagnols dont ils ne connaissaient pas l'origine : tel Larramendi essayant de donner une étymologie basque à l'espagnol *zanahoria*. Le dernier représentant notable de cette tenance a été Cejador, qui allait jusqu'à supposer basque le mot *sus*, visiblement emprunté par l'espagnol à l'ancien français ou à l'ancien provençal !

Vers le milieu du siècle dernier, un homme tout particulièrement qualifié pour la publication d'études sérieuses sur les éléments latins ou romans de la langue basque eût été le prince Louis-Lucien Bonaparte. Ce savant éminent possédait en effet une connaissance approfondie de la linguistique romane. Sa langue maternelle était l'italien, et l'examen du catalogue de sa bibliothèque et de ses « éditions » montre qu'il avait fait de la dialectologie italienne une étude très fouillée : en de nombreuses régions, en Sardaigne et ailleurs, il avait des correspondants, qui, à sa demande, traduisaient pour lui des textes dans les parlers locaux. Toutefois, désireux à juste titre d'aller au plus pressé, ce linguiste, qui travaillait avec

méthode, s'est occupé surtout d'enregistrer, grâce à des enquêtes fort bien menées, l'état des diverses variétés dialectales, quant à la prononciation, au vocabulaire et à la grammaire. Son œuvre, imprimée ou manuscrite, est donc avant tout une précieuse collection de matériaux. Si les événements de 1870 n'étaient venus entraver ses recherches, en le rendant, de riche qu'il était, presque pauvre, on peut prévoir qu'après avoir achevé de publier l'abondante documentation qu'il avait amassée, il aurait, sur cette base, rédigé des études d'ensemble sur la grammaire et le vocabulaire, et peut-être, notamment, un dictionnaire des mots d'emprunt, pour lequel sa connaissance des langues romanes le rendait particulièrement compétent. Mais les circonstances l'en ont empêché [1].

Ce dictionnaire des mots basques d'origine romane, Augustin Chaho l'avait entrepris. Sa mort prématurée ne lui a permis d'en publier que la première partie, qui s'arrête au mot *manteliña*. Autodidacte, d'une imagination un peu torrentueuse, Chaho était doué d'une intelligence vive et d'une grande puissance de travail ; son érudition était vaste, mais pas toujours très sûre ; son dictionnaire renferme donc souvent des étymologies inexactes ; il n'en est pas moins un livre très utile, d'autant plus précieux que, par un purisme mal entendu, les lexicographes basques ont souvent commis l'erreur de négliger de parti-pris les mots romans, — ceux du moins qu'ils reconnaissaient comme tels [2].

Pendant plus d'un demi-siècle, le comte de Charencey a multiplié les études de détail sur des étymologies de mots basques. Il est assez difficile, mais pas impossible, de connaître entièrement son œuvre à cet égard, car ses articles ont paru en un grand nombre de revues et de brochures diverses ; d'autre part, ce travailleur infatigable a souvent fait des allusions au basque dans des études consacrées à d'autres langues de l'Ancien ou du Nouveau Continent. Il manquait malheureusement de principes scientifiques rigoureux, et ses étymologies sont très souvent fantaisistes. Cependant, comme le disait un jour Schuchardt, telle est l'abondance de l'élément roman en basque, que peut-être, si l'on prenait la peine de faire le décompte,

1. On trouve cependant, dans les lettres du prince en particulier, quelques étymologies romano-basques.

2. Le dictionnaire de van Eys (1873) renferme un grand nombre d'étymologies latines ou romanes.

on trouverait que Charencey a pu tomber juste, en moyenne, une fois sur deux.

L'apport le plus considérable, et, cela va sans dire, le plus sérieux, dans la question de l'influence latine et romane sur la langue basque, est celui de Schuchardt. Outre une foule d'articles et de notes, parus en des revues diverses, il est l'auteur du magistral ouvrage intitulé *Baskisch und Romanisch* (1906).

D'autres linguistes ont fourni eux aussi des contributions de détail à l'étude de la question. En 1927, M. G. Rohlfs a publié (dans un hommage à Karl Voretzsch imprimé à Halle) un travail d'ensemble intitulé *Baskische Kultur im Spiegel des lateinischen Lehnwortes*, dont une traduction espagnole a paru dans le numéro de juillet-septembre 1933 de la *Revue Internationale des Études basques*. L'auteur ne s'est pas proposé d'y faire une discrimination des époques diverses où les mots d'emprunt ont pénétré en basque [1], mais seulement une classification méthodique suivant les divers ordres de l'activité culturelle : organisation administrative, religion, activité industrielle ou agricole, etc.

*
* *

De l'étude des emprunts basques au latin ou au roman les principales conclusions qui se dégagent sont les suivantes :

Un grand nombre d'emprunts remontent à une haute antiquité : tels sont ceux où le G et le C latins devant E ou I ont été rendus par les explosives vélaires basques *g* et *k*; ex. : *gisu* « plâtre » < lat. *gypsu; *inguru* « autour » < lat. *in gyru ; *gel(h)a* « chambre » < lat. cella ; *gerezi* « cerise » < lat. cerasia ; *gimpula, kipula* ou *tipula* « oignon » < lat. cepulla ; *bake* « paix » < lat. pace(m); *bike* « poix » < lat. pice(m).

Sans doute, comme l'a supposé judicieusement M. Menéndez Pidal, il est possible que, par tradition, on ait continué pendant un certain temps à rendre en basque par des occlusives le C et le G latins devant E ou I, alors que déjà dans la prononciation latine le son de ces deux consonnes en cette position était sensiblement altéré.

1. Il ne faut donc pas trouver étonnant que des mots dont l'introduction a été certainement tardive, comme *golde* « charrue », soient mis, en apparence, sur le même plan que des mots extrêmement anciens comme *mukulu* « monceau » ou *makiña* « mangeoire à porcs ».

Et peut-être faudrait-il en voir la preuve dans le fait que, normalement, le C latin devant E ou I n'a guère été rendu en basque que de deux manières : par *k* (ou, dans certaines conditions spéciales, par *g*), dans les emprunts les plus anciens, et plus tard par *tz* (réduit à *z* à l'initiale)[1]; ex. : *k(h)urutze* « croix » < lat. cruce(m); *zeru* « ciel » < lat. caelu(m); etc. L'absence presque complète de mots où se retrouvent les stades intermédiaires que l'on doit supposer, dans l'évolution de la prononciation latine, entre le point de départ C = *k* et le terme *tz*, c'est-à-dire les stades *t mouillé* et *č*, semblerait indiquer qu'au moment où dans les régions romanes voisines du pays basque on en était à ces deux étapes le basque continuait de rendre le C latin par *k*[2].

Quoi qu'il en soit, une survivance de cette sorte n'a pu se prolonger au delà d'une certaine durée, et il est incontestable que les mots dans lesquels *g* ou *k* basques équivalent à G ou C latins devant E ou I remontent à une date très ancienne.

D'autre part, l'influence latine a été si forte qu'elle ne s'est pas fait sentir uniquement dans le vocabulaire; le latin a fourni au basque au moins un élément de conjugaison : le suffixe -TU, très usuel dans les participes passés; et même un élément usité dans la déclinaison si, d'après une hypothèse très vraisemblable de Schuchardt, le suffixe *-eta* n'est autre que le pluriel du suffixe latin -etum. D'ailleurs le latin a fourni au basque bon nombre de suffixes de dérivation, et son influence s'est même manifestée par des calques et des imitations syntaxiques.

*
* *

L'abondance et la variété des éléments d'origine latine rend extrêmement intéressante pour le romaniste l'étude du basque.

1. Le *z* note dans l'orthographe basque une sifflante sourde identique à l'*s* sourde française.

2. Dans la variante *tipula* du nom de l'oignon, on pourrait être tenté de voir un emprunt datant d'une époque où le C de cepulla était articulé comme un *t* mouillé ; mais cette explication du *t* de *tipula* se heurte, au point de vue basque, à des difficultés ; l'existence de variantes par *g* et par *k* invite à ne voir dans *tipula* qu'un diminutif de *kipula*, explication entièrement satisfaisante suivant les principes de la phonétique basque. En revanche, si, comme l'a proposé M. Meyer-Lübke, le nom de lieu *Luchana* représente le latin Luciana, il pourrait fournir un exemple d'un groupe latin CI rendu par *č*.

Tout d'abord cette langue lui fournit souvent la confirmation des théories qui sont à la base des études romanes : il a la surprise de retrouver presque intactes, ou du moins n'ayant subi que des altérations légères, ces formes de latin vulgaire qu'il est habitué à ne rencontrer que précédées d'un astérisque dans les grammaires ou les dictionnaires : *gaztelu* = *castellu ; *pezu* = lat. *pe(n)su ; *mailu* = *malleu ; *liburu* = *libru ; *mertšika* = persica ; *diharu* = *denar(i)u ; etc.

D'autres fois, le basque fournit la confirmation de l'existence de certaines formes en roman à une époque antérieure aux premiers textes connus. Pour que le latin vultur ait pu donner en espagnol *buitre*, nous devons admettre un stade où l'*l* était mouillée, tel que *bul̃tre* : le basque, en son dialecte souletin, nous fournit, en manière de confirmation, la forme *büil̃tre*.

L'euskara contribue à éclairer quelques détails de l'histoire phonétique des dialectes romans des territoires voisins. Certains faits donnent lieu de penser qu'en gascon la disparition des *n* intervocaliques s'est faite, au moins dans un grand nombre de cas, non par simple atténuation croissante de l'articulation, mais par l'intermédiaire d'une prononciation mouillée : des formes telles que le bayonnais *pleye* < lat. plena, *grayè* « grenier », etc., nous invitent à supposer des stades antérieurs *pleña*, *grañèr*, etc. Or ceci nous est confirmé si nous comparons les noms de lieux basques *Betiriña* ou *Phetiriña* et *Urdiñarbe* ou *Ordiñarbe* avec les formes gasconnes correspondantes *Beyrie* (lat. vitrina) et *Ordiarp* : comme on le voit, le basque a conservé l'*n* mouillée, réduite en gascon à un *y*, plus ou moins confondu ici avec l'*i* précédent [1].

Parfois encore, le basque conserve un mot roman qui a disparu depuis longtemps de la langue d'où il a été tiré : ainsi le verbe basque (*h*)*autatu* « choisir » n'est apparemment que le latin optatum, passé par l'intermédiaire d'une vieille forme de gascon ancien, comme donne lieu de le penser le changement en *au* de l'o initial,

1. On a cru parfois que la chute des *n* intervocaliques s'était produite en gascon et en basque dès l'époque romaine et on y a vu un substrat ibérique. Que les langues locales pré-romanes aient pu posséder déjà une tendance à altérer cette catégorie d'*n*, la chose n'est pas impossible, encore que probablement invérifiable ; mais à supposer qu'il en soit ainsi, les exemples cités plus haut montrent que cette tendance n'aurait produit son plein effet que longtemps après l'époque bérienne, et que cet effet a été plus complet dans le gascon que dans le basque.

qui est un trait propre à ce dialecte ; or nous ne croyons pas que l'existence d'un ancien verbe *autar* soit, jusqu'à présent, attestée en gascon.

Enfin, nous trouvons dans le basque l'équivalent et, par suite, la confirmation de certains processus sémantiques constatés en roman : ainsi le verbe espagnol *acertar*, outre l'acception de « tomber juste » (d'où « réussir » et « deviner »), possède celle de « faire une chose par hasard » (ex. : *acertó a pasar un hombre* « un homme vint à passer »), que nous retrouvons, à peine modifiée, dans le verbe basque *gertatu* « arriver, se passer, avoir lieu », du lat. certatum.

Ces divers exemples suffiront à montrer quel est, pour les romanistes, l'intérêt d'une étude au moins élémentaire de la langue basque, et comment des maîtres éminents, comme Schuchardt, MM. Meyer-Lübke et Menéndez Pidal ont été amenés à lui consacrer une part de leur activité [1].

Paris et Toulouse. G. LACOMBE et H. GAVEL.

1. Outre les travaux cités dans cet article on pourra consulter les suivants parmi beaucoup d'autres : G. Phillips, *Ueber das lateinische und romanische Element in der baskischen Sprache* (Vienne, 1871) ; Luchaire, *Les origines linguistiques de l'Aquitaine* (Pau, 1877) [traduction, avec des remaniements, de la thèse latine *De lingua aquitanica* parue à Paris la même année], et les articles ci-après de Schuchardt : *Romano-baskisches I.* (*Zeitsch. f. rom. Philol.*, 1887) ; *Zum Iberischen, Romano-baskischen, Ibero-romanischen* (*ibid.*, 1899) ; *Basken und Romanen* (*S. B. d. anthrop. Ges.* de Vienne, 1901) ; *Ibero-romanisches und Romano-baskisches* (*Z. f. rom. Phil.*, 1906) ; *Die romanischen Nominalsuffixe im Baskischen* (*ibid.*, 1906) ; *Romano-baskisches* (*ibid.*, 1912) ; *Romano-baskische Namen des Wiesels* (*ibid.*, même année).